LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR,

OPÉRA-COMIQUE.

EN UN ACTE ET EN PROSE.

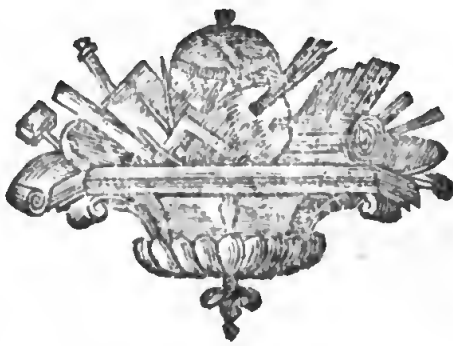
Mêlé de morceaux de Muſique, repréſenté ſur le Théâtre de la Foire St. Germain le Mercredi 18 Février 1761.

Par M. SEDAINE.

La Muſique eſt de M. A. D. PHILIDOR.

Real Biblioteca NAPOLI

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DIDOT, l'aîné, Imprimeur & Libraire, Rue Pavée.

M. DCC. LXXVIII.

ACTEURS.

Maître SIMOM, Jardinier.

Madame SIMON.

FANCHETTE, leur fille.

Maître NICOLAS, Barbier.

UN PAYSAN.

LE HARANGUEUR.

LE SOUFFLEUR.

LE SEIGNEUR.

VICTOIRE.

ROSALIE.

Un Valet.

Des Domeſtiques.

Un Payſan, qui porte une corbeille.

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR,

OPÉRA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente l'intérieur de la Maiſon de maître Simon.

~~Monſieur~~ maître SIMON, SA FEMME.

M. SIMON.

MA femme, ma femme ; diable ſoit du Barbier. Ma femme, ma femme.

SA FEMME.

Hé bien, hé bien, ma femme, ma femme. De quoi s'agit-il ?

M. SIMON.

Ce Barbier ne vient pas ? Ma perruque.

SA FEMME.

Si vous étiez Avocat vous ne parleriez que de perruques.

M. SIMON.

Mais, c'eſt que Monſeigneur peut arriver ; & ſi Monſeigneur arrivoit... enfin Monſeigneur...

SA FEMME.

Hé, nous avions bien affaire de Monſeigneur !

M. SIMON.

Affaire ! Comment un maudit Lievre viendra tous les matins... Ah ! voilà le fauteuil. *

SA FEMME.

Hé pourquoi donc faire ce fauteuil ?

M. SIMON.

Pour s'asseoir, pour s'asseoir. Mettez, mettez-là, un peu plus, ici, là, là, là, c'est bien.

Il s'assied pour essayer si le fauteuil est bien placé.

SA FEMME.

Est-ce que vous allez juger ?

M. SIMON.

Que les femmes sont simples ! *au Garçon.* Ecoutez, écoutez ? dites donc à votre maître qu'il apporte ma perruque.

SA FEMME.

Hé mais encore, pourquoi faire ce fauteuil ?

M. SIMON.

Pourquoi faire ! Monseigneur ira-t-il s'asseoir sur une chaise comme un manant ? Il faut que je pense à tout.

SA FEMME.

Il vaudroit mieux que vous ne pensiez à rien.

M. SIMON.

Comme vous. Vous voilà les bras croisés ; avez-vous fait tirer du vin ! Tout est-il prêt ? Votre fille est-elle habillée ? Votre...

SA FEMME.

Hé oui, hé oui. Hé, pourquoi tout cet embarras ?

DUO.

M. SIMON.

Un maudit Lievre vient chaque matin
Ronger les plantes de notre jardin ;
Avec un bâton de sarment
Je me coule tout doucement,
Pan, pif, pouf, il est à cent pas :
Et si-tôt qu'il est tout là-bas,
Il m'attend, le sorcier m'attend ;
Il s'arrête en me regardant.
Vous, vous.
Un maudit Lievre vient chaque matin
Ronger les plantes de notre jardin :
Avec un bâton, &c.

SA FEMME.

Quoi pour un chou qu'il a grugé !
Pour un navet qu'il a rongé !
Vous êtes fou.
J'ai bien plus peur
De Monseigneur :
C'est du fracas,
De l'embarras.
Vous êtes fou.
Oui, oui, si je l'entreprenois,
Je suis sûre que je le tuerois.
Moi, moi.
Quoi pour un chou, &c.

---

* *Un homme apporte un fauteuil à Barbier ; de ces fauteuils de cuir dont le dos se renverse sur une crémaillère.*

SCENE II.

M. SIMON, SA FEMME, M. NICOLAS, *une perruque bien poudrée à la main.*

M. SIMON.

AH! voilà Maître Nicolas. Que diable, vous vous faites bien attendre.

M. NICOLAS.

Cap de blous; vous croyez que cela ſe fait comme un lan de laitue. Regardez-moi ça; c'eſt un chef-d'œuvre. Sandis, vous êtes bien preſſé aujourd'hui; jamais...

M. SIMON.

Je le crois bien; Monſeigneur vient aujourd'hui. (*A ſa Femme.*) Ma cravate, vous.

M. NICOLAS.

Monſeigneur! Le Seigneur d'ici?

M. SIMON.

Oui, Maître Nicolas, oui.

M. NICOLAS.

Ici!

M. SIMON.

Ici.

M. NICOLAS.

Monſeigneur, le Seigneur de la Paroiſſe:

M. SIMON.

Monſeigneur! Le Seigneur d'ici, le Seigneur de la Paroiſſe, lui-même ici dedans, en perſonne.

M. NICOLAS.

C'eſt bien de l'honneur, Monſieur Simon.

M. SIMON, *à ſa femme.*

Entendez-vous, bête que vous êtes? C'eſt bien de l'honneur; entendez-vous?

M. NICOLAS.

Si j'avertiſſois le Village?

M. SIMON.

C'eſt bien pour vous autres qu'il vient!

M. NICOLAS.

Pour qui donc?

M. SIMON.

Pour moi.

SA FEMME.

Oui, pour lui!

M. SIMON, *mettant ſa cravate.*

Oui, pour moi; je ſuis ſon ami, ſon cher ami; ſi vous aviez vu comme il s'intéreſſe à moi, comme il

m'a reçu, comme il a ri, comme il m'a dit que j'avois bon visage, comme...

SA FEMME.

Il y avoit sans doute bien du monde à voir çà?

M. SIMON.

C'est ce qui vous trompe; nous étions seuls.

SA FEMME.

Seuls? ah! je le crois bien. Ces Seigneurs sont bons quand ils sont seuls; mais devant le monde, ils, montent, ils montent, comme une soupe au lait.

M. SIMON.

Taisez-vous, taisez-vous, impertinente; avec votre soupe au lait; vous n'avez que des sottises à dire. Maître Nicolas, mettez ma perruque; mettez, mettez.

SA FEMME.

Je voudrois que le diable eût emporté & le Seigneur & le Lievre & le Jardin. Avec sa maudite vanité...

M. SIMON, *en se retournant pour parler à sa femme jette sa perruque par terre, & marche dessus.*

Tu ne te tairas pas? ah morbleu! ah ma perruque! ah chienne de femme! ah! ciel!

M. NICOLAS.

Hé sandis, vous êtes bif comme un salpêtre.

M. SIMON.

Diable de femme! Ah ma perruque ne sera pas prête!

M. NICOLAS.

Un coup de peigne, & je révole.

M. SIMON.

Comment, je ne peux pas avoir la paix?

M. NICOLAS, *revenant sur ses pas.*

Hé mais, si je disois à nos Syndics...

M. SIMON.

Hé, morbleu, si vous étiez revenu, cela vaudroit mieux.

SCÈNE III.

M. SIMON, SA FEMME.

M. SIMON.

ARIETTE.

AH! quel tourment!
Comment, comment,

---

* *Pendant cette Scene, Madame Simon reste les bras croisés, hausse les épaules de temps en temps, le regarde en pitié; Simon à la fin de son air la prend par le bras, l'approche du fauteuil, & essuye la poudre que la perruque a laissée.*

A tout propos
Point de repos ?
Toujours procès,
Jamais la paix.
Un Régiment
Tambour battant,
Par ſon pata tapan
Briſe moins le tympan
Qu'une femme en furie,
Qui crie.
Ah ! quel tourment ! &c.

SCENE IV.

M. SIMON, SA FEMME, FANCHETTE.

Mde. SIMON.

VOus êtes d'une bonne patience ! avec ma robe, pourquoi avez-vous pris un de mes fichus ?

FANCHETTE.

Ma mere...

Mde. SIMON.

Allez-le reporter, & mettez un des vôtres.

M. SIMON.

Laiſſez-la dire, ma fille, laiſſez-la dire.

SA FEMME.

Allez, & que je ne le diſe pas à deux fois. (*Fanchette ſort.*) *à ſon mari.* Et vous, vous feriez mieux de la marier.

M. SIMON.

Elle eſt trop jeune.

SA FEMME.

C'eſt bien là ou gît le Lievre.

M. SIMON.

Le Lievre ! le Lievre ! ah ! ah ! mon Lievre aura beau jeu.

SA FEMME.

Hé, qui diantre penſe à votre Lievre ? Enfin ; Maître Nicolas la recherche : il a du bien, il eſt bon & ſage, bien établi ; il ſaigne très-bien.

M. SIMON.

Oh ! que ce n'eſt pas pour lui ! J'eſpere que Monſeigneur...

SA FEMME.

Hé ? votre Monſeigneur, Monſeigneur.

SCENE V.

M. SIMON, SA FEMME, DEUX PAYSANS, *portant l'un une bêche, l'autre un ſac ſous ſon bras.*

Le premier PAYSAN.

BOnjour, Maître Simon.

M. SIMON.

Bonjour.

Le ſecond PAYSAN.

Palſangué vous êtes bian caché ! vous ne nous dites pas que Monſeigneur viant.

M. SIMON.

C'eſt qu'il ne vient pas pour vous autres.

Le premier PAYSAN.

Pour qui donc ?

M. SIMON.

Pour moi.

SA FEMME.

Oui, pour lui !

M. SIMON.

Vas-tu recommencer ?

Mde. SIMON, *à part.*

Je me mange d'impatience

Le ſecond PAYSAN.

Hé bian, Maître Simon, puiſque, Monſeigneur viant ici pour vous, ne pourriez-vous pas lui parler pour nous.

M. SIMON.

Oui, oui, je lui parlerai, je lui parlerai pour vous autres; laiſſez-moi, laiſſez-moi : adieu, Thomas ; adieu, Jaques ; vous voyez que j'ai affaire ; laiſſez-moi, je lui parlerai.

Le Premier PAYSAN.

Adieu.

M. SIMON.

Ah ! Ecoutez donc. Si vous voyez le Barbier, dites-lui qu'il apporte ma perruque.

Le ſecond PAYSAN.

Oui, oui.

SCENE VI.

Les Acteurs précédents, FANCHETTE.

FANCHETTE.

AH! mon pere ! voilà un carroſſe, & puis des hommes, & puis des chiens, & puis des chevaux ; il y a plus de cent bêtes ſans compter le monde.

M. SIMON.

Ah ! Ciel ! Ah ! ma perrupue. Ah ! Monſeigneur ! *à ſa fille.* Cours vîte...

SA FEMME.

Je ne veux pas qu'elle ſorte avec tous ces gens-là ; c'eſt de bonne graine. Reſtez ici.

M. SIMON.

Allez-y donc, vous.

SA FEMME.

J'y vais.

M. SIMON.

Non, j'y cours ! Ah le voilà ! Ah je l'avois bien dit. Ah ! Ciel ! Où me mettre !

SCENE VII.

LE SEIGNEUR, M. SIMON, SA FEMME, FANCHETTE.

Monſeigneur entre avec ſa ſuite ; un Coureur, des Valets de Chiens, avec des corps en bandouliere, des fouets à la main.

LE SEIGNEUR.

QUels chiens avez-vous là ?

UN VALET DE CHIEN.

Les Baſſets.

M. SIMON.

Monſeigneur, je ſuis... *à part.* Il ne me voit pas.

LE VALET DE CHIEN.

Mon camarade a amené des Levriers.

LE SEIGNEUR, *appercevant Fanchette.*

Voilà une jolie fille !

FANCHETTE.

Ma mere, il nous regarde.

Mde. SIMON.

Reſtez-là. (*Elle rajuſte le fichu de ſa fille.*)

M. SIMON, *à part.*

Il ne me reconnoît pas.

LE SEIGNEUR.

Mes chevaux ſont-ils arrivés.

LE VALET.

Ils ſont à la ferme.

LE SEIGNEUR, *à l'un de ſes gens, en regardant Fanchette.*

Elle eſt jolie.

M. SIMON, *à part.*

Il ne m'a jamais vu ſans perruque. *à ſa femme.* Riez, vous ſotte; plutôt que d'aller... *au Seigneur.* Monſeigneur, je vous...

LE SEIGNEUR, *à ſes gens.*

Amenez les Chevaux.

M. SIMON.

Monſeigneur, nous...

LE SEIGNEUR.

Bonjour, Maître Simon, Bonjour.

M. SIMON.

Excuſez ſi... Ah! Ciel!

LE SEIGNEUR, *en tirant ſa montre.*

Pourquoi ces Demoiſelles n'arrivent-elles point?

LE LAQUAIS.

Elles ſont le tour.

M. SIMON, *à part.*

Il eſt piqué de me voir comme ça. Chien de Barbier.

LE SEIGNEUR.

Bredau; Cours au-devant d'elles, & conduis-les ici. Vous n'êtes pas malade, Maître Simon.

M. SIMON.

Non, Monſeigneur je ne ſuis qu'au déſeſpoir: c'eſt Maître Nicolas qui...

* *Pendant toute cette Scène, M. Simon paroit occupé de ſa perruque, du fauteuil, du Seigneur &c.*

LE SEIGNEUR.

Eſt-ce là votre femme?

M. SIMON.

Elle eſt bien votre ſervante.

LE SEIGNEUR.

Bonjour, Madame Simon. *à M. Simon.* Ce ne ſeroit pas là votre fille!

M. SIMON.

Vous me pardonnerez, Monſeigneur.

LE SEIGNEUR.

Ah ah, Madame Simon, mon cher Simon, je ne vous ſavois pas cette richeſſe-là. Mademoiſelle votre fille eſt charmante. Approchez, Mademoiſelle.

Mde. SIMON, *à baſſe voix.*

Reſtez ici.

M. SIMON.

Approche, approche.

LE SEIGNEUR.

Approchez.

TRIO.

LE SEIGNEUR.	Mr. SIMON.	SA FEMME.
Elle eſt touchante ;		
Quel air de candeur		
De la pudeur !		
Elle me tente.		
Vous héſitez ! que d'appas voilà !		
Souffrez que je touche cela *		Non, non je ne veux pas cela ;
La menotte eſt charmante,	Ne diſons rien à ſa grandeur	Sa Grandeur
Raviſſante ;	Hé qu'importe cela ?	Eſt trop inſolente :
Et ces doigts	C'eſt Monſeigneur,	J'ai trop de cœur
Sont cent fois	C'eſt qu'il plaiſante	Pour ſouffrir cela.
Plus fripons,	C'eſt badinage que	
Plus mignons,	cela.	
Plus ronds.		
Ces moleſſes,	Monſeigneur	Venez près de moi,
Ces fineſſes,	Nous fait honneur.	Fanchette,
Ont un tour !	Tais-toi.	Venez près de moi,
C'eſt l'amour.	Tais-toi.	Venez près de moi.

* *Fanchete qui a changé de fichu, doit en avoir un très-modeſtement mis.*

SCENE VIII.

M. SIMON, SA FEMME, SA FILLE, LE SEIGNEUR, ROSALIE, VICTOIRE, *La ſuite eſt toujours au fond du Théâtre.*

VICTOIRE.

AH! Je me trouve mal! Ah! ah! ah! ah! ah! Je n'en peux plus. C'eſt terrible, c'eſt excédent ; c'eſt...

LE SEIGNEUR.

Ah ! voilà ma folle.

VICTOIRE.

Ah ! mon cher Comte, vous êtes ſingulier au poſſible.

ROSALIE.

Oui, au poſſible.

VICTOIRE.

Nous avons penſé être anéanties à chaque pas.

ROSALIE.

Des cailloux gros comme des maiſons!

VICTOIRE.

Si nous n'avions pas paſſé par le jardin d'ici.

Par le jardin ! Il y a un paſſage?

M. SIMON.

Le jardin!

SA FEMME.

Le jardin !

VICTOIRE.

Oui, le jardin ; c'eſt moi qui ai commandé tout cela. Ah! ah *!*

ROSALIE.

Elle eſt charmante pour commander.

VICTOIRE.

J'ai fait arracher une haie, j'ai fait combler un foſſé.

M. SIMON.

Comment!

VICTOIRE.

J'y ai fait jetter je ne ſais combien de petits arbres.

M. SIMON.

Comment, mon plan de tilleuls?

VICTOIRE.

Bon, il étoit gros comme mon éventail

Air: *J'en ferois, j'en ferois.*

Votre Cocher eſt brillant.
Excellent:
Dans un potager charmant
Il a fait une avenue
A travers, à travers, tout à travers la laitue.

M. SIMON.

Ah *!* ciel ! je vais voir... *Il veut ſortir.*

LE SEIGNEUR.

Meſdames, (écoutez, écoutez, Maître Simon, Maître Simon :) Meſdames, vous voulez bien me permettre d'avoir l'honneur, le bonheur, le ſuprême bonheur de vous préſenter le cher Simon.

M. SIMON.

Meſdames...

VICTOIRE.

Ah *!* ah *!* ah ! Simon, ſa femme s'appelle donc Simonne ?

Mde. SIMON, *à part.*

Simonne!

ROSALIE.

Elle a des idées...

UN VALET DE CHIEN.

Monſeigneur, voici les Chevaux.

VICTOIRE.

Mon cher Comte, ce n'eſt point un conte que je conte ; mais je compte...

LE SEIGNEUR.

Que voilà bien des contes.

VICTOIRE.

C'eſt vrai ; mais de tous les Comtes vous êtes le plus aimable.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'attendois pas à ce compliment-là.

VICTOIRE.

Enfin je compte que nous ſerons rendus à la répétition à onze heures.

LE SEIGNEUR.

Vous y ſerez. Ce n'eſt que pour un Lievre qui tourmente ce bon homme.

VICTOIRE.

Comment, pour un Lievre ! Ah! je reſte ici.

LE SEIGNEUR.

Reſtez Meſdames. Maître Simon, conduiſez-nous.

M. SIMON, *à ſa femme.*

Vois donc, toi un peu à ce maudit Barbier. Ah ! parbleu oui, il aura ma fille.

Mde. SIMON, *à ſa fille.*

Reſtez-là vous, & ne ſortez pas. *

* *La mere reſte un peu pour voir ſortir le Seigneur.*

LE SEIGNEUR, *aux Demoiſelles.*

Regardez-moi cette jolie enfant; cela vaut cent fois mieux que toutes vos danſeuſes.

VICTOIRE.

Elle n'eſt pas mal.

LE SEIGNEUR.

Pas mal ! Cette enfant n'a pas de prix.

VICTOIRE.

Pas de prix ! c'eſt reſpectable.

LE SEIGNEUR.

Allons, mon cher Simon. Meſdames, vous permettrez !

VICTOIRE.

Ah ! Monſeigneur, tout vous eſt permis.

LE SEIGNEUR.

Mettez votre bonnet, Maître Simon, mettez votre bonnet.

M. SIMON, *à part.*

Mon bonnet ! mon bonnet ! hom !

SCENE IX.

ROSALIE, VICTOIRE, FANCHETTE

ROSALIE, *regardant Fanchette.*

Pas de prix!

VICTOIRE.

Approchez, ma poule, approchez.

FANCHETTE.

Madame..

VICTOIRE.

Il a raiſon; elle eſt jolie.

FANCHETTE.

Madame...

VICTOIRE.

Comment vous appellez-vous.

FANCHETTE.

Fanchette, pour vous ſervir.

VICTOIRE.

Air : *Chantez petit Colin.*

Mais regarde-la donc;
Sais-tu qu'elle eſt divine;
Un certain air fripon,
Tout en eſt charmant & mignon.

ROSALIE.

Elle a la taille fine,
Et même j'imagine...

VICTOIRE.

Elle eſt tout au mieux,
C'eſt délicieux.
Il a de bons yeux.

ROSALIE.

Elle eſt beaucoup mieux que la petite de Butaram.

VICTOIRE.

La petite Julie ? Ah ! fi donc, celle-ci eſt un bijou : il faut que je lui mette du rouge. Venez, mon enfant.

FANCHETTE.

Ah ! Madame, ſi ma mere...

VICTOIRE.

Elle ne viendra pas. Venez, venez... tournez la tête comme cela... c'eſt bien... de l'autre côté à préſent.

Air : *De Dardanus.*

D'honneur, c'eſt un plaiſir,
Elle eſt belle comme un Ange.
Comme cela la change !
Hé, mais c'eſt à ravir.
Quoique ſi peu que rien,
Tien, tien,
Vois cet air fin,
Cet œil malin,
Vif & badin,

ROSALIE.

Bien.

VICTOIRE.

Il ne lui faut qu'un maintien
Un petit amoureux & du bien.

FANCHETTE.

Ah! Madame ! j'en ai un amoureux, & Maître Nicolas...

VICTOIRE.

Ah! Mignone ! Elle a les oreilles percées. Prête-moi tes Boucles, ton miroir.

FANCHETTE.

Ah! Madame...

VICTOIRE.

Laiſſez-moi vous les arranger.

FANCHETTE.

Ah! je les mettrai bien.

ROSALIE.

Prenez-garde, ma chere amie.

VICTOIRE.

Ce n'eſt pas comme vos petits anneaux d'or.

ROSALIE.

Ne forcez rien.

VICTOIRE.

Elle eſt adroite.

FANCHETTE.

Oh! l'y voilà.

ROSALIE.

C'eſt bien.

FANCHETTE.

C'eſt pas mal lourd, pas moins.

VICTOIRE.

Regardez-vous.

FANCHETTE, *s'admirant dans le miroir.*

Ha !

ROSALIE.

Elle eſt au mieux.

VICTOIRE.

Si on n'en peut pas faire une chanteuſe, on en peut toujours faire une danſeuſe. Avez-vous de la voix ?

FANCHETTE.

Oui, je chante bien fort.

VICTOIRE.

Savez-vous quelque chanſon ?

FANCHETTE.

Oui, Madame.

VICTOIRE.

Hé bien, dites.

FANCHETTE, *chante très-fort.*

Amuſons toujours nos deſirs,
L'eſpérance en...

VICTOIRE.

Elle eſt tout nouvelle, cette chanſon-là.

FANCHETTE.

Auſſi je ne la ſais que de Dimanche.

VICTOIRE.

Elle paroît avoir la voix juſte. N'en ſavez-vous pas d'autre.

FANCHETTE.

Oh, que ſi, mais...

Elle ſe retourne.

VICTOIRE.

Qu'eſt-ce que vous regardez ?

FANCHETTE.

Je regarde ſi ma mere ne vient pas, parce que je vais vous dire une chanſon de mon pere; & ma mere ne veut pas que je la chante.

VICTOIRE.

Pourquoi ne veut-elle pas ?

FANCHETTE.

C'eſt peut-être parce que ma mere eſt de Bagnolet.

VICTOIRE.

Dites, dites; mais ne criez pas, chantez doucement.

FANCHETTE.

ARIETTE.

Air : *à faire.*

Les filles de ce hameau.
Ne danſent point aux muſettes;
Mais il leur faut des trompettes
Les Dimanches ſous l'ormeau.
Des trompettes ! Jarnombilles !
A Pantin, à Bagnolet,
Pour faire danſer les filles,
Il ne faut qu'un flageolet.

ROSALIE.

Ce n'eſt pas à cauſe de Bagnolet que votre mere ne veut pas que vous chantiez cela ; je vais vous expliquer...

VICTOIRE.

Paix ! paix ! Mignonne, ſais-tu qu'elle a la voix très-juſte. Hé bien ! mon cher Amour, ſeriez-vous bien aiſe d'être toujours auſſi belle que vous voilà ?

FANCHETTE.

Oui, Madame.

VICTOIRE.

D'avoir de belles robes, de beaux ajuſtemens, de vivre avec les grands Seigneurs ?

FANCHETTE.

Ah ! Madame, je ne ſuis que la fille d'un Bourgeois de Village.

VICTOIRE.

Bon, ils vous en aimeront mieux.

ROSALIE.

Nos compagnes & nous nous ne ſommes que des filles comme vous.

FANCHETTE.

Vous, Meſdames ?

VICTOIRE.

Oui, je vous assure.

FANCHETTE.

Mais vous avez bien de l'esprit ; & avec ces grands Seigneurs, il en faut tant...

VICTOIRE, *riant.*

Ah ! de l'esprit Mignone ! de l'esprit ! Ah ! ah !

Air : *Ce que vous pensez, &c.*

Il en faut si peu ;
Oui, ce n'est qu'un jeu
De soumettre le cœur
D'un jeune Seigneur.
Prenez leurs travers ;
Affectez leurs airs,
Minaudez, grimacez,
Et c'en est assez.
Idolâtre,
D'un théâtre,
D'y paroître il nous suffit ;
Là nous sommes
Pour les hommes
Des femmes sans prix.
Et pour de l'esprit,
Il en faut si peu, &c.
Se prêter à leur goût.
Les admirer en tout,
Et sur-tout applaudir * leurs sottises.
Nos bêtises
Sont exquises ;
Cela les ravit.
Et pour de l'esprit,
Il en faut si peu, &c.

* *On dit Applaudir quelqu'un. Applaudir à quelque chose : mais la sottise est mise là pour l'Homme. On dit cent Voiles pour cent Vaisseaux.*

SCENE X.

Les Acteurs précédens, M. SIMON.

M. SIMON, *entre tout éperdu.*

AH ! Ciel ! Ah ! Je suis... Je suis... les hommes, les chiens, les chevaux, le lievre est à tous les diables, les valets sont dans le cellier à boire mon vin ; des chiens de lévriers sont dans la basse-cour ; ils sont tombés sur la volaille ; ils ont étranglé... Ah ! te voilà toi. Et ma perruque ? Où est ta mere ? Le reste s'

envolé chez les voiſins. Ah! ne les voilà-t-il pas encore ! Ah, j'en vais tuer quelqu'un. (*Il demanche un balai, & ſort.*)

SCENE XI.

ROSALIE, VICTOIRE, FANCHETTE.

ROSALIE.

AH ! comme votre pere eſt brutal.

VICTOIRE.

Oh ça, ma chere Fanchette, il faut que nous vous mmenions abſolument.

FANCHETTE.

Ah ! Madame, attendez ; je crois que ma mere m'ap-elle.

VICTOIRE.

Elle eſt charmante.

SCENE XII.

es Précédentes, M. NICOLAS, la perruque à la main.

M. NICOLAS.

MAdemoiſelle Fanchette, où eſt donc Monſieur vo-e pere !... Mais comme vous voilà brillante!

ARIETTE.

Jamais le Soleil
Vermeil
Ne peut lancer tant de feux.
Qu'il en part de vos beaux yeux
Que je ſois le plus grand ſat,
Si vous n'avez un éclat.
A rendre amoureux le Roi :
Oui, le Roi ;
Hé donc que, hé jugez de moi.

FANCHETTE.

Maître Nicolas, courez vîte ; mon pere eſt d'une co-e...

M. NICOLAS.

Je viens de parler à Madame votre mere de notre ma-ge... Ah ! Meſdames... Mais...

VICTOIRE.

Quoi ?

M. NICOLAS.

Je..: crois, excuſez, Madame...

VICTOIRE.

Que voulez-vous ?

M. NICOLAS.

Madame n'eſt-elle pas, ſauf votre reſpect, Mademoiſelle Victoire.

VICTOIRE.

Oui ; pourquoi ?

M. NICOLAS.

Hé donc ! Vous ne remettez pas le petit Roſac ?

VICTOIRE, *à Roſalie.*

J'ai quelque idée.

DUO.

M. NICOLAS.	VICTOIRE.
Quoi, vous ne me remettez pas ?	Non, non, je ne vous remets pas.
Bon ! bon !	Non, non.
Hé ſandis ! je vous ai coëffée ;	
Et même un jour de Lundi gras.	Coëffée ?
Sortant du Bal fort échauffée	Non, non, je ne vous remets pas.
Je vous ai recoëffée :	Paix, paix, je vous remets.
Ce ſont des faits vrais.	Mon cher ami ; je vous remets.

ROSALIE.

Allez, allez, mon cher ami, on vous remet ; portez vîte votre perruque : on vous remet, on vous remet.

SCENE XXII.

ROSALIE, VICTOIRE, FANCHETTE, Mde. SIMON. *qui pendant cette ſcene cauſe dans le fond du Théâtre avec M. Nicolas, lequel eſt ſuppoſé lui apprendre ce que ſont Victoire & Roſalie.*

ROSALIE.

QU'eſt-ce qu'il vous a dit de votre mere ?

FANCHETTE.

C'eſt qu'il me recherche en mariage.

VICTOIRE.

Hé vous l'aimez ?

FANCHETTE.

Oui, & ma mere auſſi ; il joue du violon les foirs.

VICTOIRE.

Fi donc ; un Perruquier ! *

* *Alors la mere écoute, & paroît devenir furieuſe.*

ROSALIE.

Il vous faut quelque choſe de mieux. Repoſez-vous ſur nous, nous ferons votre fortune. Nous vous mènerons à Paris.

FANCHETTE.

Je ne crois pas que ma mere le veuille.

ROSALIE.

Il ne faut pas le lui dire.

VICTOIRE.

Nous vous enverrons prendre ce ſoir par quelqu'un ; nous vous attendrons dans mon carroſſe à vingt pas d'ici.

DUO.

Madame SIMON.

Il faut être bien coquines !
Libertines,
Pour oſer parler ainſi.
Sans Monſeigneur, oui, ſans lui,
Je vous chaſſerois d'ici.

O ciel ! des boucles d'oreilles !
Rendez, rendez ces bijoux ;
Gardez-les pour vos pareilles,
Ils ne ſont pas faits pour nous.

VICTOIRE.

Nous coquines !
Libertines !
Peut-on nous traiter ainſi ?
Impudente !
Monſeigneur ſaura ceci.
Sortons à l'inſtant d'ici.

SCENE XIV.

Mad. SIMON, FANCHETTE.

Mde. SIMON.

Comme la voilà rouge, enflammée ! tenez, regardez-là. Hum, pourquoi reſter avec de pareilles femmes ?

FANCHETTE, *naïvement.*

Dame ce n'eſt pas ma faute.

Mde. SIMON.

ARIETTE.

Mais, mais voyez l'inſolence,
L'impudence !
Falloit-il pas les flatter ?
Et toi, tu mérites, ſotte,
Que dans l'inſtant je te frotte ;
Au lieu de les écouter,
Tu devois les rebuter.
Tu ſais que ſans la vertu
La beauté n'eſt qu'un fétu ;
Tu ſais bien que ſans l'honneur
Une fille eſt en horreur.
Quoi !
Tu quitterois ton pere ?
Quoi !
Tu laiſſerois-là ta mere ? (*bis.*)
Ta mere qui n'a que toi ?
Mais, mais, &c.

FANCHETTE.

ARIETTE.

Non, ma mere,
Ne ſoyez pas en colere,
Peu m'importent ces bijoux.
Qui plus que vous doit me plaire?
Puis-je être mieux qu'avec vous?
Vous m'avez dit, reſtez-là.
Pouvois-je empêcher cela?
C'eſt vrai, je les écoutois;
Mais, mais,
Eſt-ce que j'ai conſenti;
Je ne leur ai pas dit oui.

SCENE XV.

M. SIMON, SA FEMME, UN VALET DE CHIEN, FANCHETTE.

M. SIMON.

VEux-tu me lâcher?

LE VALET.

Je ne te lâcherai pas.

M. SIMON.

Tu ne me lâcheras pas!

SA FEMME.

Ah! mon mari.

FANCHETTE.

Ah! mon pere!

(*Ils battent le Valet & lui déchirent ſon habit.*)

LE VALET.

Ah! mon habit eſt déchiré. Ah! je vais m'en plaindre. La livrée de Monſeigneur! La livrée de Monſeigneur!

Mde. SIMON.

Vas, vas te plaindre; nous t'allons faire renvoyer, nous. Mais quel vacarme! Qu'eſt-ce donc que tu as fait à ce miſérable-là?

M. SIMON.

ARIETTE.

Ouf, ouf!
C'eſt la foudre, c'eſt la grêle;
Ils galopent pêle-mêle
Tout à travers de mes choux,
Tous, tous, tous.
C'eſt la foudre, c'eſt la grêle
Le diable, je crois, s'en mêle;
Tout eſt ſans-deſſus-deſſous.
Sans crier, ſans dire gare

Leurs corps font un tintimare,
Tarare, tarare, tarare,
On n'écoute, on n'entend rien;
Et leurs maudits chiens, de chien
Font un ravage de chien
Ouffe
J'étouffe;
Un misérable, un fripon
Vient m'arracher mon bâton;
Il m'assomme:
Suis-je un homme
A souffrir un tel affront?
Non, non.
Oui, coquin; oui, oui, fripon,
Monseigneur va le savoir.
Je te plains, tu vas le voir.
C'est la foudre, &c.

* *Pendant cette Ariette, Mde. Simon & sa fille prennent le plus grand intérêt à la situation de M. Simon.*

Mde. SIMON.

Les voici; il faut d'abord faire renvoyer ce coquin-là. (*à sa fille.*) Et vous, petite sotte, allez vous renfermer dans ma chambre, & ne paroissez pas qu'ils ne soient sortis.

SCENE XVI.

LE SEIGNEUR, VICTOIRE, LE GARDE-CHASSE, M. SIMON, SA FEMME.

QUINQUE.

VICTOIRE. LE GARDE-CHASSE. M. SIMON. SA FEMME.

Vengez-nous, Monsieur,	Vengez-vous, Monseigneur,	Vengez-nous, Monseigneur,	Vengez-vous, Vengez-vous,
Vengez-nous	Vengez-vous,	Vengez-nous;	Un mot.
Des injures	Voyez,	Quels propos!	Un mot.
Les plus dures,	Voyez,	Quels propos!	Oui, coquines.
Et des mots	Voyez,	Non, c'est faux.	Libertines,
Les plus gros,	La livr'e *	Non, c'est faux.	Insolentes,
Des propos	Déchirée *	Vous mentez.	Impudentes,
Les plus sots.	Vous battez,	Non, c'est faux.	Un mot,
L'impudente,	Voyez la livrée	C'est lui qui de	Un mot.
L'insolente	Déchirée.	coups	Vous mentez,
Nous menace	Diane a la patte	Sur mon dos.	C'est lui qui de
Et nous chasse.	cassée,		coups,
Nous coquines!	Fracassée,	Non, c'est faux.	De cent coups.
Libertines!	Et Simon		
Ah! canailles,	D'un bâton *	Non, c'est faux	Oui, c'est vous.
Vous insultez.	Sur mon dos,		
	Voyez la livrée	C'est faux.	Non, c'est faux.
	Déchirée.		
Vous tenez des propos.	C'est vous, c'est faux!		Non, c'est faux.

LE SEIGNEUR.

* Ma livrée * déchirée ! * Des injures ! * On menace ! * On chaſſe ! * Un bâton !

Maître Simon, vous mériteriez que je fiſſe de vous une punition exemplaire.

M. SIMON.

Monſeigneur...

LE SEIGNEUR.

Taiſez-vous.

M. SIMON.

Monſeigneur ; je vous jure...

SA FEMME.

Comment, vous croyez plutôt un Domeſtique, & des femmes qui...

LE SEIGNEUR.

Taiſez-vous l'un & l'autre. Meſdemoiſelles, je ſuis très-fâché de ce que vous avez été inſultées. Que veulent ces gens-là ?

SCENE XVII.

LE SEIGNEUR, VICTOIRE, M. SIMON, UN VALET, LE HARANGUEUR, UN SOUFFLEUR, DEUX PAYSANS.

Les Syndics du Village arrivent avec des perruques bien poudrées. Un d'eux tient une corbeille couverte d'un linge, le Magiſter ſouffle le Harangueur. Il faudroit quelques Payſans & Payſannes qui fiſſent foule.

UN VALET.

Monſeigneur, ce ſont les Syndics du Village qui viennent vous faire la révérence.

M. SIMON.

Ah ! Ciel ! Voilà le Village ; où me cacher ?

ARIETTE EN DUO.

LE HARANGUEUR.

Monſeigneur, en cet inſtant
Je voudrois être éloquent ;
Que ne ſuis-je un Cicéron,
Un Démoſthene, un Baron !
Baron.
Mais, mais, mais, ſouffle donc.
Comme on voit les papillons,
Papillons, non aquilons.
Comme le vent dans la plaine
Suſpend... ſon héleine,
héleine,

LE SOUFFLEUR.

} *bis.*
Varron

Comme on voit les aquilons,
Aquilons, non papillons,

haleine,

Et comme ſur le buiſſon
Naît la roſe. . . ſouffle donc.
Et comme un vaiſſeau s'agite,
Comme le vent s'irrite,
Comme la poule fidelle,
Et comme on voit l'hirondelle,
Comme un orgueilleux hamaux :
Parbleu, Jacques, ſouffle donc !
Non, non, recommençons.

ormeau

Non, non, recommençons.

LE SEIGNEUR.

Ah ! je vous en prie, faites-moi grace. Avouez, Meſdames, que c'eſt une belle choſe que les comparaiſons.

VICTOIRE.

Ils ſont bête comme une Paſtorale.

UN PAYSAN, *d'une voix enrouée.*

T'nez, Thomas eſt une bête, Monſeigneur, lui & les autres, car ils ſe mettent quatre pour faire de çà ; mais ce qui eſt de cœur va tout ſeul. Si j'avions ſu que vous fuſſiez venu, j'vous aurions mieux reçu ; voilà une brioche pour vous ; (*à celui qui porte la corbeille.*) Donne donc toi : (*Celui-ci qui étoit diſtrait, effrayé par cette apoſtrophe, laiſſe tomber la corbeille.*) Voilà une brioche pour vous, & un bouquet pour Madame la Comteſſe. J'ons cru, Madame, que vous n'étiez qu'une ; ſans çà j'vous en aurions fait deux avec celui-là.

LE SEIGNEUR.

Autre ſottiſe ! Allez, mes enfans ; je ſuis content de votre zele. *A ſes gens.* Donnez-leur dix louis, qu'ils boivent à ma ſanté.

THOMAS.

Ah ! Monſeigneur, votre protection.

LE SEIGNEUR.

Je vous l'accorde, cependant vous avez ici un mauvais homme.

THOMAS.

Qui donc ?

LE SEIGNEUR.

Votre maître Simon.

THOMAS.

Monſeigneur, pardonnez-lui.

LE SEIGNEUR.

Je lui pardonne en votre conſidération.

M. SIMON.

Quoi, Monſeigneur ?

LE SEIGNEUR.

Paix ; taiſez-vous. Adieu, bonnes gens.

UN PAYSAN, *à M. Simon.*

Ah ! M. Simon, vous parlerez pour nous à Monſeigneur.

Mde. SIMON.

Allez-vous-en au diable. Voilà-t-il pas un bel Aſtrologue.

logue. Thomas eſt une bête, Monſeigneur.

Le ſecond PAYSAN.

M. Simon, vous nous avez dit : Je vous protégerai. Monſeigneur eſt mon ami. Ah ! ſi vous vouliez...

Mde. SIMON.

Allez reprendre votre harangue. Parbleu, Jacques, ſouffle donc.

SCÈNE XVIII.

M. SIMON, SA FEMME.

M. SIMON.

JE ſuis... je ſuis... O ! ciel ! (*Il s'appuye ſur le dos du fauteuil.*)

SA FEMME.

Hé bien, hé bien, hé bien, il ne faut pas s'affliger ; les voilà partis : tant mieux.

M. SIMON.

Comment, moi qui... Oh ! ſi jamais je lui parle.

SA FEMME.

C'eſt ce qui vous trompe ; il faut que vous y alliez dès demain.

M. SIMON.

Dès... Moi ?

SA FEMME.

Oui, vous ; & le remercier.

M. SIMON.

Le remercier ! Je lui dirois plutôt des injures.

SA FEMME.

Oui, le remercier ; lui demander pardon du mal qu'il nous a fait. Les Seigneurs n'ont qu'un droit pour faire du bien, ils en ont neuf dont ils peuvent faire du mal.

SCENE XIX.

M. NICOLAS la perruque à la main, M. SIMON, SA FEMME, FANCHETTE.

M. NICOLAS.

OUF ! je ſuis eſſoufflé ; je cours, je cours...

M. Simon prend la perruque & la lui jette par le viſage.

Mde. SIMON, *à ſon mari.*

Brutal ! *à M. Nicolas.* Viens, mon pauvre Nicolas ; va, nous te donnons notre fille en mariage.

M. SIMON.

Hé bien oui ; mais qu'il ne voie jamais de Seigneurs!

SA FEMME.

A demain la Nôce. (*A ſa fille.*) Venez, la belle.

M. NICOLAS.

Ah ! belle Fanchette ! Ah ! belle Fanchette ; Monſieur votre pere vient de me jouer d'un tour. (*Il touſſe.*) Mais je vous en jouerai d'un autre.

QUATUOR EN PROSE.

M. SIMON.

Laiſſez la grandeur qui brille,
Donnez-nous de la famille,
Et les enfans les plus beaux ;
Mais, pour avoir du repos,
Ne voyez que vos égaux.

FANCHETTE.

Maman, je ſuis votre fille ;
Maman, je ſuis votre fille ;
Je fais un ferme propos
D'élever bien ma famille,
Et pour avoir du repos,
De vivre avec nos égaux.

SA FEMME.

Laiſſons la grandeur qui brille ;
Vivons dans notre famille ;
Nicolas aime ma fille ;
Elle eſt douce, elle eſt gentille :
Mais, pour avoir du repos,
Vivons avec nos égaux.

M. NICOLAS.

La beauté dans vos yeux brille,
L'Amour dans mon cœur pétille ;
De la famille ;
De la famille ; ſandis !
Ils ne ſeront pas manchos.
Vivons avec nos égaux.

FIN.

REGISTRATU

3242